

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 FÉVRIER 2014

Le roman olympique de Nadia Comaneci

Alors que s'ouvrent les Jeux olympiques d'hiver de Sotchi, un remarquable roman biographique radiographie le troublant parcours de la plus célèbre olympienne de l'histoire moderne.



STAFF/EPU/AFP

LOUIS CORNELLIER

Incarnation de la perfection gymnique aux Jeux olympiques de Montréal en 1976, la Roumaine Nadia Comaneci était-elle une petite fée pleine de grâce ou un robot communiste martyrisé? Chanteuse et romancière française qui a passé une partie de son enfance dans le pays de Ceausescu, Lola Lafon explore brillamment cette question dans *La petite communiste qui ne souriait jamais* (Actes Sud, 2014), une œuvre puissante et bouleversante, qualifiée de «roman en or de cette rentrée» par la critique du *Figaro*.

Rêve ou cauchemar, donc, que l'histoire de cette gamine de 14 ans et de 40 kg qui, chez nous, il y a presque 40 ans, défiait les lois de la pesanteur et rendait gaga le monde entier? Rêve trouble, suggère Lafon, parce que, derrière la beauté des gestes (que YouTube permet de revoir), derrière le petit justaucorps blanc, le ruban rouge dans les cheveux et la petite fille à la poupée se trouve le parcours d'une enfant soumise à un régime spartiate fait de privations alimentaires, d'entraînements à l'intensité délirante, de surconsommation de médicaments, de blessures chroniques et de soumission à un système politique dictatorial.

Nadia, en 1977, a voulu se suicider quand la puberté, qu'elle considérait comme une maladie, s'est emparée de son corps pour faire une femme de l'écureuil gracieux qu'elle était jusque-là. «*Le charme est rompu*», écrivaient déjà les journalistes occidentaux.

Mentir vrai

Est-ce si simple, cela dit? At-on juste affaire à une autre histoire d'enfant sportif exploité et jeté aux ordures à l'heure du déclin? Le roman de Lola Lafon, solidement documenté mais persillé de fiction, nous amène pourtant beaucoup plus loin, grâce à une géniale mécanique narrative.

Conçu comme un grand reportage sportif plein de vérité et de poésie, rédigé au présent de l'indicatif, qui magnifie les exploits gym-



STAFF/EPU/AFP

C'est aux Jeux olympiques de Montréal en 1976 que la gymnaste roumaine Nadia Comaneci, alors âgée de 14 ans, remporta un total de trois médailles d'or.

niques de Nadia en les recréant dans un style lyrique et bousculé, le roman intègre aussi des échanges imaginés entre la narratrice et la gymnaste elle-même, échanges qui viennent jeter un nouvel éclairage sur la trame documentaire principale. Nadia, en d'autres termes, lit le roman à mesure qu'il s'élabore et le nuance ou le conteste. Par cet ingénieux procédé, Lola Lafon pratique, d'une brillante manière, ce que Kundera a appelé un «art de l'essai spécifiquement romanesque», et en fait un art de l'enquête spécifiquement romanesque.

Dans ces échanges, Nadia, toujours volontaire, refuse de se plaindre et critique les clichés occidentaux sur le monde communiste. J'aimais, dit-elle, le danger et j'aimais que Béla

Károlyi, mon entraîneur, nous incite à être casse-cou plutôt que jolies. Les gymnastes occidentales, ajoute-t-elle, soumises à la pression de l'argent, supportaient pire encore. Oui, c'est vrai, j'ai servi à vendre le communisme, mais, note-t-elle avec ironie, «en revanche, les athlètes français ou américains, aujourd'hui, ne représentent aucun système, n'est-ce pas, aucune marque!!...».

Et la souffrance des Roumains sous le communisme? «*Ça va vous choquer*, dit-elle, *mais il y avait aussi une sorte de... joie, dans les années 1970*», «on était ensemble», on s'entraînait, on s'organisait. Et qu'en est-il de la surveillance maniaque qu'exerçait la Securitate, l'omniprésente police secrète qui harcelait notamment Nadia et son entraîneur? Je ne minimise rien, réplique la Nadia du roman, mais, justement, «*je n'arrive pas à comprendre comment les gens, aujourd'hui, peuvent souhaiter être localisés en permanence avec leur iPhone*».

Un portrait saisissant

Dans la vraie vie, Béla Károlyi a fait défection en 1981, à la faveur d'une tournée américaine de Nadia. Cette dernière fera de même, en 1989, deux semaines avant le renversement du régime Ceausescu, avec l'aide d'un douteux compatriote exilé qui l'exploitera. Certains accuseront la gymnaste d'avoir quitté le pays par crainte de représailles, étant donné qu'on la soupçonnait d'accointances avec le régime, sous prétexte que le fils du dictateur en avait fait sa chose. L'affaire est nébuleuse. Lola Lafon, qui retourne sans complaisance toutes les pierres pour découvrir ce qu'il y a dessous, trace en tout cas un portrait saisissant d'un régime aux abois, dirigé par un psychopathe, finalement renversé en décembre 1989.

La Nadia de Lola Lafon, fascinante de détermination et de complexité, sans pleurer sur la chute de la dictature, veut demeurer fidèle à son passé. «*Je suis*, dit-elle, *le produit de ce système-là*.» Elle est passée à l'Ouest, mais garde une nostalgie de son spectaculaire parcours à l'Est. J'ai presque tout voulu de ce que fut mon histoire, semble-t-elle dire, en essayant du même souffle de s'en convaincre elle-même, comme bien des athlètes qui souffriront à Sot-

chi essaieront de se persuader que seule la liberté les anime. Ce bouleversant roman, d'une rare puissance, nous impose de mettre en doute ce cliché et tous les autres.

Collaborateur
Le Devoir

LA PETITE COMMUNISTE QUI NE SOURIAIT JAMAIS

Lola Lafon
Actes Sud
Arles, 2014, 320 pages

Nadia Comaneci en six dates

1961 Naissance le 12 novembre à Onesti, dans l'est de la Roumanie. Sa mère choisit son prénom en référence à l'héroïne d'un film russe qu'elle a regardé pendant sa grossesse. Nadia est un diminutif de Nadijeja, qui signifie «espoir».

1968 Début de la fréquentation du club de gymnastique de Béla Károlyi, qui sera son entraîneur, avec intermittence, jusqu'à ce qu'elle prenne sa retraite de la compétition en 1981.

1971 Première participation à une compétition internationale à l'occasion

d'une rencontre Roumanie-Yougoslavie. Elle s'y illustre.

1976 Obtention d'un score de 10 aux barres asymétriques aux Jeux de Montréal, le 18 juillet, un précédent dans l'histoire olympique. Six autres notes parfaites suivront, en route vers cinq médailles, dont trois d'or.

1996 Mariage avec l'ancien gymnaste américain Bart Conner le 27 avril, avec lequel elle s'est établie aux États-Unis. Le couple a un fils né en 2006.

2003 Publication en décembre de *Letters to a Young Gymnast* (Basic Books), à la fois récit autobiographique et réponses aux questions qu'on lui a posées à propos de sa carrière sportive.

Jean Dion



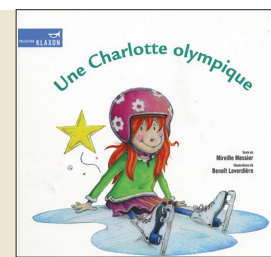
Les derniers jours de
Jean Cocteau
Page F 5



Le fédéralisme à la Trudeau, au crible de *L'Actualité*
Page F 6

LIVRES

LA VITRINE

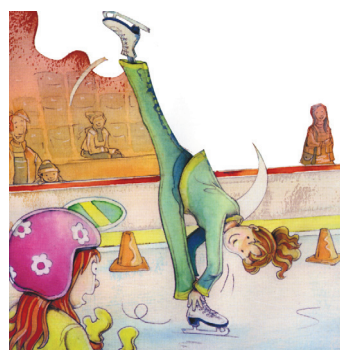


ALBUM JEUNESSE

UNE CHARLOTTE OLYMPIQUE
Texte de Mireille Messier
Illustrations de Benoît Laverdière
Éditions de la Bagnole
Montréal, 2014, 24 pages

Les Jeux olympiques sont souvent une occasion pour ceux qui le zieulent au petit écran de fantasmer en s'imaginant en athlète accompli, triomphant et idéalement gagnant d'une médaille, idéalement d'or. C'est ce qui arrive à l'héroïne de la série d'albums de Mireille Messier, la Charlotte du titre. Les épreuves olympiques de patinage artistique la font rêver d'exploits sur glace et de podium doré. C'est donc avec la trop grande confiance du débutant qu'elle aborde la pratique de cette discipline sportive, nettement plus difficile qu'elle ne le croyait... La publication de cette charmante et rigolote fable sur la persévérance et le plaisir d'apprendre arrive à point, alors que tout plein de futurs champions risquent de vivre un peu la même histoire que Charlotte. La lecture de cette nouvelle suite aux aventures de la petite rouquine se partage avec grand plaisir et s'interrompt peut-être de quelques pauses acrobatiques, grâce aux amusantes tournures, à la prose inventive de l'auteure et aux illustrations grouillantes de vie de Benoît Laverdière.

Amélie Gaudreau



La figure de patinage nommée Charlotte

La figure de patinage nommée Charlotte



ENTRETIENS

JE M'AVANCE MASQUÉ

Michel Tournier
Entretiens avec Michel Martin-Roland
Folio
Paris, 2013, 288 pages

Devenu un écrivain classique de son vivant, principalement grâce à son roman *Vendredi ou Les limbes du Pacifique* (Gallimard, 1967), Michel Tournier, à presque 90 ans, n'écrit plus, mais accorde encore des entretiens. Dans ceux qui composent ce livre, il évoque son enfance franco-allemande, ses études, certains éléments de son œuvre, ses amitiés (notamment avec Gilles Deleuze), ses années à l'académie Goncourt et sa vision du monde, artiste et apolitique. Philosophe de formation, germaniste renommé et romancier d'inspiration naturaliste obsédé par les grands mythes, ce qui donne à son réalisme des accents parfois magiques, Tournier affirme ici que « les sources d'inspiration d'un écrivain, c'est presque toujours minable ». Aussi, il ne parle des siennes qu'en surface, pour plutôt s'adonner à l'art de la conversation anecdotique. Ce livre, complété par des hommages rendus au grand écrivain par quelques-uns de ses amis, n'est donc pas sans charme, surtout pour les admirateurs de Tournier, mais il ne rend pas justice à la profondeur de l'œuvre.

Louis Cornellier

Alix Ohlin: une humanité partagée

Le roman *Inside* de la Montréalaise Alix Ohlin vient de paraître en traduction française chez Gallimard (2013). Le livre raconte les rapports de la psychothérapeute Grace avec un suicidaire, une jeune patiente et son ex-mari pour finalement demander: qui sommes-nous, réellement, à l'intérieur? Comment peut-on venir en aide aux autres? *Inside* était finaliste du prix Giller 2012. Alix Ohlin enseigne la littérature au Lafayette College d'Easton, en Pennsylvanie, où elle réside désormais.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BAILLARGEON

Quand et pourquoi avez-vous commencé à écrire?

J'ai commencé à écrire des histoires quand j'étais enfant et je n'ai jamais arrêté. J'ai grandi dans une maison remplie de livres. Mon père était professeur de littérature à l'Université McGill et ma mère a enseigné avant la naissance de ses enfants. Je n'ai pas souvenir d'une période de ma vie sans lecture. Dans ma famille, une plaisanterie courante raconte que je ne voulais pas venir à table parce que j'avais toujours un chapitre à terminer. J'ai commencé à écrire parce que le monde des livres m'apparaissait aussi réel et important que tout ce qui l'entourait et parce que je voulais pouvoir tenir mon bout dans une conversation avec les écrivains qui me plaisaient tellement.

Pourquoi avoir fait le choix de camper votre histoire dans votre ville? Autrement dit: pourquoi Montréal?

J'ai vécu dans de nombreux endroits, mais Montréal, c'est chez moi. Je suis très fier d'y avoir grandi. La culture et l'histoire de la ville, son cosmopolitisme, sa politique et son panorama particulier; tout cela m'a profondément façonné. Ma carrière m'a menée ail-

leurs et j'éprouve souvent un puissant mal du pays. L'écriture du roman *Inside* a été une façon pour moi de me sentir à la maison de nouveau, de ressusciter les rues et les quartiers qui me manquent. Comme moi, les personnages du livre sont des vagabonds qui parcourent le monde, mais je tenais à ce que leurs racines, leurs histoires personnelles et leurs sentiments identitaires soient liés à Montréal.

Une remarque, sans malice: la traduction en France rend parfois étrangement la réalité montréalaise.

Par exemple: « Je suis devenue instit. En CM 2, à l'Ouest-de-l'île. » On dirait plutôt, en français de Montréal: « Je suis devenue enseignante. En sixième année. » Ce sont des détails et on comprend très bien que les Français transposent votre monde dans leur réalité. Une traduction plus soucieuse du français québécois n'aurait-elle pas aidé à mieux ancrer votre histoire dans notre ville bilingue et multiculturelle?

Ce sont d'excellentes remarques. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner la traduction française avant sa publication et j'aurais dû le faire. J'avais espéré traduire une certaine atmosphère de la ville et je suis triste si la version française n'est pas à la hauteur. Mais je pourrais peut-être retravailler la



EMMA DODGE HANSON

« Comme moi, les personnages du livre sont des vagabonds qui parcourent le monde », confie Alix Ohlin en entrevue.

traduction dans une éventuelle mise à jour.

Inside parle de compassion, d'entraide, d'amour, et demande finalement s'il est possible d'aider les autres, de les sauver. Pourquoi avoir choisi ce thème et quelle leçon voulez-vous que l'on retienne à ce sujet?

J'ai toujours été fascinée par les aidants, professionnels ou personnels, surtout des gens comme les médecins, les thérapeutes, les travailleurs humanitaires. C'est une lourde tâche de prendre en charge le poids du monde, et je me demandais com-

ment ces gens y arrivent. Ce doit être tellement gratifiant et tellement déchirant de ne pas y arriver. En fin de compte, mon livre explore l'idée que, peu importe le succès ou l'échec, quand nous essayons de sauver les autres, l'important c'est d'essayer. C'est là que nous situons notre humanité partagée.

Le Devoir

D Lire aussi: La suite de l'entrevue sur la vie et l'œuvre d'Alix Ohlin à ledevoir.com/culture/livres

POÉSIE

De beaux livres soignés

HUGUES CORRIVEAU

Au premier chef, c'est toujours une bonne idée de s'offrir de la poésie pour repenser l'âme, s'élever un peu, profiter de la pensée pour satisfaire l'esprit.

Pourquoi ne pas jeter un coup d'œil au très beau facsimilé anniversaire, en tirage numéroté, du premier recueil publié, il y a 60 ans, aux éditions de l'Hexagone par Gaston Miron et Olivier Marchand, *Deux sangs*? Emotions garanties et redécouverte émue des illustrations de Mathilde Ganzini, Jean-Claude Rinfret et Gilles Carle. Ce n'est pas peu tout de même quand on pense à l'immense qualité des textes ainsi rejoués là après tant d'années. Nous sommes immédiatement touchés par la naïveté de l'icône photographique et par celle inscrite dans les deux courts messages d'introduction. Marchand nous proposant une « communion », Miron nous affirmant qu'il ne s'agit pas pour lui de « prêtres-



SOURCE L'HEXAGONE

Gaston Miron et Olivier Marchand au lancement de *Deux sangs*, en juillet 1953.

tions « littéraires ».

Gaston Miron: « *Mer jours / Et [...] harpes sans oiseaux* » pour nous initier à ce que son œuvre aura de meilleur, à sa « poésie les yeux brûlés ». Le texte a su traverser le temps avec vigueur, et le détour vaut qu'on aille rencontrer sa *Désolée sereine* ou sa *Ravie*, qui sont tout entières les

femmes tant aimées du poète.

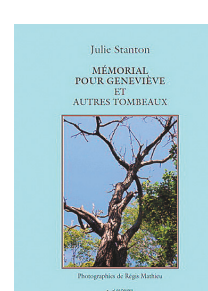
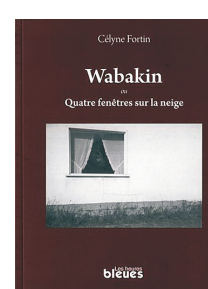
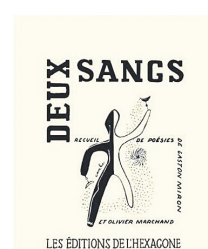
Olivier Marchand s'avère plus mystique, plus lyrique et classique, s'essayant aux hauteurs, cherchant « *La grande allure du soupir bleu / le souffle amical des écoutes* ». Beau livre que celui-là, avec en prime un goût de naguère et la marque de grands poètes fondateurs.

Les éditions des Heures bleues produisent toujours des livres soignés, publiés sur papier glacé et généreusement illustrés. Ainsi en est-il du recueil de la fondatrice Célyne Fortin, *Wabakin ou Quatre fenêtres sur la neige*, voyage au pays de la mémoire et d'origine avec dix photos et treize dessins de l'auteure. Pure poésie impressionniste, au plus près des émotions naturalistes, émaillées de « rosiers [qui] perdent leurs pétales » et de « neige [qui] blanchit les gazons », alors que la poète est en route vers l'Abitibi de son enfance. On marche avec elle sous « *Les neiges et gros flocons* », on ouvre des fenêtres sur un paysage saturé « plus blanc que blanc ». Pour ceux qui souhaitent aller au plus près d'une évocation nelligienne du sol québécois.

Dans un tout autre registre, la toujours touchante et émouvante Julie Stanton nous incite à l'accompagner dans son *Mémorial pour Genevieve et autres tombeaux*. On trouve dans ce livre des photographies de Régis Mathieu d'arbres nus se découpant très noirs sur fond blanc. Peu réjouissant, me direz-vous? Sans doute, mais aucun moment de l'année ne saurait nous dissocier du profond amour porté à ceux en allés. Julie Stanton nous rappelle que tout émouvant pèlerinage porte sa part de recueillement et de joie, celle qui vient à l'âme de ceux qui gardent vive la présence intérieure. Le rêve du désert, des grands espaces,

des « frontières abolies », nous fait accéder à ce recueillement d'une grande acuité, nous repose des étourdissements actuels. J'aime cette œuvre amoureuse qui souligne la vie au plus près de ses redoutables et irrévérables avers et revers.

Collaborateur
Le Devoir



DEUX SANGS
Olivier Marchand et Gaston Miron
Avec des illustrations de Mathilde Ganzini, Jean-Claude Rinfret et Gilles Carle
Éditions de l'Hexagone
Montréal, 2013, 72 pages

WABAKIN OU QUATRE FENÊTRES SUR LA NEIGE
Célyne Fortin

Avec dix photos et treize dessins de l'auteure
Les Heures bleues
Saint-Lambert, 2013, 88 pages

MÉMORIAL POUR GENEVIEVE ET AUTRES TOMBEAUX
Julie Stanton
Avec des photographies de Régis Mathieu
Les Heures bleues
Saint-Lambert, 2013, 128 pages

PALMARÈS
Du 27 janvier au 2 février 2014

| RANG | AUTEUR/ÉDITEUR | CLASSEMENT PRÉCÉDENT | NO DE SEMAINES |
|------|----------------|----------------------|----------------|
|------|----------------|----------------------|----------------|

Romans québécois

| | | | |
|----|--|--|------|
| 1 | Le beau mystère | Louise Penny/Flammarion Québec | 1/4 |
| 2 | Pour que tienne la terre | Dominique Demers/Québec Amérique | 8/2 |
| 3 | Ce qui se passe au congrès reste au congrès! | Amélie Dubois/Les Éditions réunies | 2/13 |
| 4 | Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914 | Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean | 5/15 |
| 5 | Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique! | Amélie Dubois/Les Éditions réunies | 3/8 |
| 6 | Mauvaise foi | Marie Laberge/Québec Amérique | 7/16 |
| 7 | Oubliée | Catherine McKenzie/Goëlette | 10/2 |
| 8 | Où vont les guêpes quand il fait froid? | Pascal Wilhelmy/Libre Expression | 4/3 |
| 9 | Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 | Michel David/Hurtubise | 9/17 |
| 10 | De peigne et de misère | Fred Pellerin/Sarrazine | 6/13 |

Romans étrangers

| | | | |
|----|---|--|------|
| 1 | Le chardonnet | Donna Tartt/Plon | 1/3 |
| 2 | Prague fatale | Philip Kerr/du Masque | 2/4 |
| 3 | Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64 | Jussi Adler-Olsen/Albin Michel | -/1 |
| 4 | Tapis rouge | James Patterson Marshall Karp/Archipel | -/1 |
| 5 | 80 notes de rouge | Vina Jackson/Milady | -/1 |
| 6 | Sept ans de désir | Sylvia Day/Flammarion Québec | 4/13 |
| 7 | Le Women murder club. La 11e et dernière heure | James Patterson Maxine Paetro/Lattès | 3/3 |
| 8 | Homeland, la traque | Andrew Kaplan/Seuil | -/1 |
| 9 | Cinquante nuances plus claires • Tome 3 | E. L. James/Lattès | 9/17 |
| 10 | L'appel du coucou | Robert Galbraith/Grasset | 8/13 |

Essais québécois

| | | | |
|----|--|---------------------------------------|------|
| 1 | Illusions. Petit manuel pour une critique des médias | Simon Tremblay-Pepin/Lux | 1/3 |
| 2 | Un peuple à genoux | Collectif/Poètes de brousse | 2/2 |
| 3 | Tenir tête | Gabriel Nadeau-Dubois/Lux | 3/17 |
| 4 | Le Sel de la terre | Samuel Archibald/Atelier 10 | 5/6 |
| 5 | Légendes pédagogiques | Normand Baillargeon/Poètes de brousse | 4/11 |
| 6 | Journal d'un écrivain en pyjama | Dany Lafrenière/Mémoire d'encrier | 7/2 |
| 7 | Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme... | Fanny Britz/Atelier 10 | -/1 |
| 8 | Sur la piste de Trudeau. 40 ans de frictions entre deux... | Collectif/Rogers | 9/2 |
| 9 | Le nouveau triangle amoureux: gauche, islam et... | Jérôme Blanchet-Gravel/Accent grave | -/1 |
| 10 | Dix journées qui ont fait le Québec | Collectif/VLB | 8/11 |

Essais étrangers

| | | | |
|----|--|---|------|
| 1 | Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance | Mathieu Ricard/NIL | 1/14 |
| 2 | L'empire de l'illusion | Chris Hedges/Lux | 3/2 |
| 3 | Du bonheur. Un voyage philosophique | Frédéric Lenoir/Fayard | 2/3 |
| 4 | L'égalité c'est mieux. Pourquoi les écarts de richesses... | Richard Wilkinson Kate Pickett/Écosociété | 4/2 |
| 5 | Tintin et les forces obscures | Collectif/La Presse | -/1 |
| 6 | La fin du hasard | Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset | 5/2 |
| 7 | La force des discrets. Le pouvoir des introvertis dans... | Susan Cain/Lattès | 6/4 |
| 8 | Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent... | Linda McQuaig Neil Brooks/Lux | -/1 |
| 9 | Breve histoire du progrès | Ronald Wright/Bibliothèque québécoise | -/1 |
| 10 | Au cœur des révoltes arabes. Devenir révolutionnaires | Collectif/Armand Colin | -/1 |

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Palmarès canadien pour le projet Gaspard.

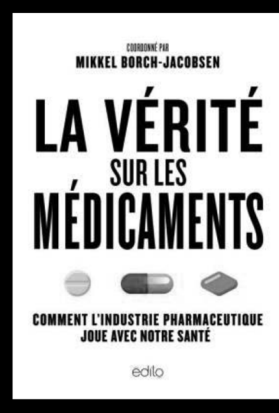
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

olivieri

Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Judi 13 février
à 19 h



Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie
La vérité sur les médicaments

édito

La vérité sur les médicaments est un réquisitoire contre l'industrie pharmaceutique, tentaculaire et toute-puissante, qui veut faire de la médecine un simple commerce et fait passer ses profits avant l'intérêt des patients.

Cet ouvrage nous exhorte à la plus grande prudence et au questionnement face à des fabricants qui s'approprient et pervertissent le savoir médical.

Avec Mikkel Borch-Jacobsen il a coordonné *La vérité sur les médicaments* et est l'un des architectes du fameux *Livre noir de la psychanalyse*.

Et Jean-Claude Saint-Onge
Auteur de *Tous fous ? L'influence de l'industrie pharmaceutique sur la psychiatrie*.

LITTÉRATURE

Sur les traces dispersées du réel



DANIELLE LAURIN

Une femme s'adresse à son frère aimé, complice. Pour lui, elle tente de retracer le trajet de leur enfance commune jusqu'à aujourd'hui. À sa demande à lui.

Ce pourrait être banal. C'est tout le contraire. Grâce à la touche unique de l'auteure, Sylvie Nicolas, poète, écrivaine pour la jeunesse, traductrice littéraire et collaboratrice au *Devoir* comme critique de théâtre à Québec.

Ce qu'on remarque d'abord dans *Les variations Burroughs*, c'est l'écriture ciselée, ailée. Une grande délicatesse dans l'expression. Une forme d'étrangeté dans l'arrangement des événements, dans l'association des idées. Et une gravité, qui préférerait peut-être demeurer cachée, mais qui ne peut s'empêcher d'affluer dans les fentes du récit.

Nous sommes dans la confidence. Dès les premières pages, un climat feutré s'installe. Comme s'il fallait se préserver du pire, du côté de la narratrice, mais aussi à l'égard du frère. Comme si le moment de la ou des révélations devait être retardé.

Mais on sent bien que leur enfance à tous les deux, passée dans des sous-sols, est loin d'être un long fleuve tranquille. On saisit tout de suite que, dans le lien qui les unissait, il y avait cette crainte que « la tempête n'éclate », alors que « le feu couvait ».

On n'en saura pas tellement plus pour l'instant. Sinon ceci: « Nous n'avons pourtant pas été battus, malmenés, privés de nourriture, enchaînés à nos lits, nos corps n'ont jamais été couverts de meurtrissures, et nous ne portons aucune marque de maltraitance ou cicatrice sus-



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Dans le roman de Sylvie Nicolas, l'écriture est ciselée, ailée et possède une délicatesse, une gravité même.

ceptible d'être exhibée. »

Et, plus loin: « Pleurer chez nous n'était pas permis. Genoux écorchés, disputes avec les amis, menton heurtant un calorifère, nous avons appris à serrer les dents, à nous mordre les lèvres, à nous isoler, à nous cacher, à étouffer ce qui demandait à hurler. »

À demi-mot

On n'en saura pas tellement davantage plus tard. Quelques mots à peine sur le père, montré une fois dans une situation dégradante et qui, plutôt que de perdre officiellement la face, s'en prend au chien de la famille. La mère, elle, apparaîtra dans une scène plutôt déconcertante comme une séductrice aux gestes déplacés.

Exit ou presque le père, ensuite, balayé du portrait. Quant à la mère, elle reviendra plus tard, beaucoup plus tard, dans le paysage, mais vieille, après avoir frôlé la mort. Elle apparaîtra comme la figure mystérieuse à qui sa fille ne peut pas dire qu'elle l'aime. Comme la figure dure, impénétrable du récit, peut-être la clé de l'écriture.

Entre-temps, sans chronologie définie, sans ordre apparent, par petits bouts, on revit

avec la narratrice son enfance, son adolescence, sa vie adulte, pêle-mêle. On est avec elle, dans sa tête, dans ce vide qui l'habite, ce vertige qui l'attire de plus en plus et qu'elle ne comprend pas.

On sent bien son trouble devant l'homme à qui il manque

deux doigts, dans un train qui la conduit chez ses grands-parents gaspésiens. Et on sent bien à quel point ce refuge dans les hautes mers lui fait du bien: « Là-bas, chez cette grand-mère de varech, de culottes à grand-manches et de petites fraises cueillies à genoux à l'orée des bois ou dans les talus, je baissais la garde. »

Oasis

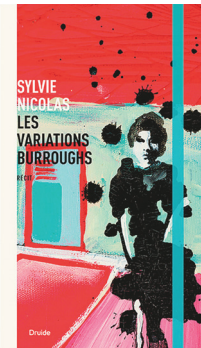
Car chez elle, dans leur logis du sous-sol, la peur rôde. Surtout quand, seule, elle est chargée de veiller sur ses trois petits frères. Après les avoir « écouté[s] dormir », elle se réfugie au salon, l'oreille aux aguets, à l'affût du moindre bruit suspect, retenant son souffle. « Disparaître, ne pas

être visible, compter mes propres pas pour marquer la distance à franchir, ça me vient sans doute de là. Allait s'ajouter dans les années qui suivraient l'insidieux désir de mourir qui s'installerait à demeure tel un passager clandestin. »

On sent bien son désarroi quand un soir, alors qu'elle veille sur des enfants du voisinage, l'homme de la maison s'attaque subitement à sa vertu, elle qui est encore à l'âge de jouer avec ses poupées en carton.

On sent bien sa joie aussi, quand son frère tant aimé lui apporte une boîte de livres trouvés dans les ordures. « Petit chevalier d'épouvante sans épée, sans lance ni monture, tu venais d'ouvrir par le centre le ventre d'un fabuleux dragon et d'en exposer le noyau fébrile qui n'allait plus cesser de s'agiter: ce désir insatiable de saisir ce qui remue en soi, dans le monde, entre soi et le monde. »

On sent bien sa peine à la mort du deuxième frère. Et surtout sa honte, ensuite, à travers ses larmes. Honte de savoir



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Sur la route

CHRISTIAN DESMEULES

« C'est l'histoire d'un homme qui veut revoir son père », nous annonce une phrase en exergue, résumé lapidaire qui contient à la fois le début et la fin du roman. Mais des milliers de kilomètres, pas forcément en ligne droite, vont séparer ce point de départ et la destination finale.

Un homme un peu zombie, mécanicien dans une raffinerie de l'Ouest canadien, abruti par le travail (« dix heures par jour, sept jours par semaine ») et par son existence de solitaire depuis que sa blonde a levé le camp, décide de retourner dans l'Est pour aller s'occuper de son vieux père, qu'il n'a pas vu depuis des années et qui n'a plus toute sa tête. Pour racher quelques erreurs et « défier le passé ».

Dans une auto qui n'est plus très jeune, mais dont la mécanique simple le rassure, le narrateur du premier roman de Christian Guay-Poliquin, *Le fil des kilomètres*, jette ses coffres à outils et quelques sacs remplis de ses maigres possessions. Et dans la chaleur caniculaire, tandis que les kilomètres défilent, le conducteur fend l'air, attentif à la moindre réaction de sa bagnole, tendant l'oreille « vers le claquement des pistons, un peu comme les gens inquiets sont à l'écoute des battements de leur cœur ».

Fin du monde
Mais des pannes majeures d'électricité paralysent une grande partie du pays. La sécurité devient un peu partout problématique. Se ravitailler

est forcément de plus en plus difficile, l'essence se raréfie et se vend à prix d'or. Et si les économies du narrateur fondent à vue d'œil, sa motivation à continuer sa route, elle, ne se tarit pas.

Il prendra à bord une fille en fuite et un homme bavard, passagers qui tantôt le freinent ou le poussent en avant. Des villes à l'abandon, des communications coupées, des milices improvisées, une atmosphère de guerre civile: partout plane le danger, qui peut prendre n'importe quelle forme. Même celle des hallucinations, résultat des nuits sans sommeil, de la peur et du manque.

Chronique kilométrée d'une fuite en avant, *road trip* sombre teinté de cauchemar, *Le fil des kilomètres* distille une at-

mosphère de fin du monde qui pourra faire penser par moments à *La route* de Cormac McCarthy.

L'écriture de Christian Guay-Poliquin, qui carbure avec un dosage équilibré de poésie et de réel, parvient à injecter une tension permanente dans cette histoire marquée par la perte. Perte de mémoire, perte d'argent, perte des repères et de la conscience. Si le recours à la mythologie — le labyrinthe, le minotaure — semble un peu plaqué, ces passages contribuent à rendre le propos plus dense. Intéressant.

Collaborateur
Le Devoir

LE FIL DES KILOMÈTRES
Christian Guay-Poliquin
La Peuplade Chicoutimi, 2013, 230 pages

POLARS

À l'américaine

MICHEL BÉLAIR

Robert Crais est de la génération des Harlan Coben, Lee Child et autres Michael Connelly: intrigues huilées au quart de tour, écriture fiévreuse, *best-sellers* en série. Comme eux, il a lui aussi l'habitude de pondre des « page turner » qui deviennent irrésistibles dès qu'on en a lu la première page.

La jeune soixantaine, Crais a publié une bonne vingtaine de thrillers policiers après avoir connu une carrière de scénariste à la télé américaine (*Quincy*, *Miami Vice*, *LA Law*, etc.). Les cousins français l'ont adopté en traduisant déjà plus d'une douzaine des enquêtes de son improbable duo de privés Elvis Cole et Joe

Pike. *Coyotes*, paru cet hiver et disponible ces jours-ci en version électronique et bientôt en poche, est une porte d'entrée royale sur cet univers fébrile de série télévisée.

Cole est ici à la recherche d'une jeune étudiante modèle disparue avec son petit ami dans les montagnes derrière Los Angeles. Mais voilà qu'il se retrouve bientôt catapulté avec son associé en plein désert californien sur la traque de passeurs (les « coyotes ») de migrants illégaux en provenance d'Asie, du Moyen-Orient et d'Amérique du Sud. Enfournés par dizaines dans des camions qui traversent la fron-

tière mexicaine durant la nuit, ces *pollos* traversent le désert avant de rejoindre ceux qui les attendent à LA.

Comme si l'expérience n'était pas déjà assez pénible, il arrive aussi que les convois soient attaqués et les *pollos* enlevés par des *bajadores* qui rançonnent leurs familles.

Cole tentera d'infiltrer ce milieu sordide mais ne réussira qu'à se faire enlever à son tour, et Pike devra s'adjointre un mercenaire professionnel, Jon Stone, pour essayer de libérer tout ce beau monde planqué, on l'apprendra plus tard, dans une ancienne palmeraie à l'orée du désert. L'intrigue est tricotée telle-

ment serré qu'il est presque impossible de la résumer, mais disons qu'on ne trouvera pas ici de fine analyse psychologique à la Donna Leon. Ce qui compte dans ce monde noir et blanc, c'est l'action. Souvent brutale. Sanglante. Inhumaine. Et les moyens, toujours radicaux et sans nuance, qu'il faut employer pour éliminer le mal à sa racine — à l'américaine, quoi! Un classique du genre.

Collaborateur
Le Devoir

COYOTES
Robert Crais
Traduit de l'anglais (américain) par Hubert Tézenas
Belfond Noir
Paris, 2013, 372 pages

que « lui voulait vivre ». Alors que « moi, je ne comptais plus les fois où j'avais voulu mourir ».

Omniprésente, la mort, dans ce récit. Celle, désirée, par la narratrice. Celle, annoncée, de la mère. Celle, effective, d'un voisin ahuri, autrefois enfant de Duplessis. Et celle qu'a vue de près le troisième frère, le plus petit, dans l'incendie de sa maison, alors qu'« on ne savait toujours pas ce qu'il fallait inventer pour sauver un frère ».

Revient aussi régulièrement ponctuer le récit une rupture amoureuse particulièrement douloureuse. Le deuil amoureux, qu'on ne veut pas faire, qu'on croit impossible à faire. Les souvenirs heureux qui remontent à la surface et qu'on voudrait chasser. Et cette question: comment cesser d'aimer?

Ce que William S. Burroughs, écrivain de la génération beat, vient faire dans ces *Variations Burroughs*? A vous de trouver. Mais il apparaît sporadiquement par le biais de l'amoureux devenu ex. Il est source de désaccord. Et le fait qu'il ait tué sa femme compte pour beaucoup.

En toile de fond, une certaine crainte de perdre les pédales, d'être engouffré par le vide, happé par la folie. Et « ce sentiment tenace de porter le

gène défectueux de l'humanité ».

Comment mettre bout à bout tout cela? Comment donner un sens à ce récit? Personnellement, je ne m'y risquerais pas. Je suis loin d'avoir tout compris. Mais je me demande si c'est le genre de livre qu'on peut se targuer de comprendre. Plutôt un livre qu'on ressent. Qui forcément nous échappe, tout comme il semble échapper à son auteur. Un livre énigmatique, elliptique, fragmentaire. Qui se dépose en nous à notre insu, qui agit dans les blancs de l'écriture.

L'impression que j'ai eue en refermant ce livre, c'est que l'essentiel se situe justement dans ce qui est tu, retenu, caché. Parce qu'impossible à raconter? Trop douloureux à dire? Indiscible?

Ce que j'ai ressenti par-dessus tout, c'est le trouble de la narratrice devant ce qu'elle tente de dévoiler tout en ne le dévoilant pas, ou seulement par bribes, par vagues.

Peut-être s'agit-il avant tout d'un livre sur l'écriture?

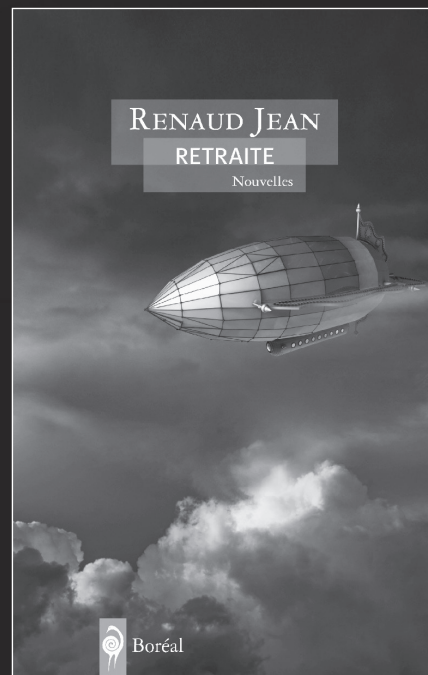
LES VARIATIONS BURROUGHS

Sylvie Nicolas
Druide
Montréal, 2014, 176 pages
(Le livre sera en librairie le 12 février.)

Renaud JEAN
RETRAITE

« À travers une série de courtes histoires légèrement tordues, Renaud Jean nous compose un univers sombre, lucide et original. *Retraite*, à n'en pas douter, constitue une solide entrée en littérature. »

Christian Desmeules
Le Devoir



Nouvelles • 200 pages • 19,95 \$
PDF et ePub : 14,99 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Vanité de Ginsberg



LOUIS
HAMELIN

L'histoire commence à New York. Au centre de tout, il y eut d'abord Rimbaud, dans son incarnation étatsunienne de 1943, nommée Lucien Carr. C'est lui qui fait se rencontrer Allen Ginsberg et Jack Kerouac et leur présente William Burroughs, qui vient de débarquer dans la Grosse Pomme avec David Kammerer, un ami d'enfance. Kammerer est une sorte de Verlaine sans le talent pour tourner des sonnets, qui a poursuivi de ses libidineuses assiduités le joli Carr (âgé, au début, de 14 ans), de collège en collège à travers la moitié du pays. Un soir, Carr met un terme à ses avances en le poignardant avec son couteau scout, puis il ligote le mourant, le lèste de pierres et le balance dans l'Hudson. On parlerait aujourd'hui de prédation sexuelle. Carr en prit pour deux ans.

Le surin de Lucien n'allait en rien modérer les ardeurs homoérotiques de la petite bande, dont les coucheries entrecroisées, homos et bisexuelles, composeraient bientôt la couche souterraine de la tumultueuse légende d'une génération littéraire. Les Beats étaient nés.

On célèbre cette année le centième anniversaire de la naissance de William Burroughs, et ses amis Kerouac et Ginsberg sont aujourd'hui édités chez Gallimard, le même éditeur qui, dans les années 60, ferma la porte de ses bureaux parisiens au nez du premier, souf mort, pas rasé, sentant le fond de tonne dans sa che-



Carl Solomon, Patti Smith, Allen Ginsberg et William S. Burroughs au Gotham Book Mart en 1977.

mise à carreaux de bûcheron et baragouinant, à l'intention d'une réceptionniste révoltée, le français dégénéré des prolétaires québécois.

Agent littéraire

Les lettres choisies (1943-1997) d'Allen Ginsberg montrent à l'évidence que, si Carr fut le pôle d'attraction initial autour duquel se constitua la Génération Beat, et si Ti-Jean Kerouac en fut l'âme malheureuse, le gardien de la flamme était Ginsberg. À l'époque où ces jeunes gens — auxquels se joindront éventuellement Gregory Corso, Carl Solomon, Herbert Huncke et d'autres — traînent leurs poèmes à l'état brut et les manuscrits maltraités de leurs romans inachevés de bar en bar, du Mexique au Maroc et d'appartements minables en chambres d'hôtel de troisième ordre, Ginsberg agit comme l'infatigable agent littéraire bénévole de ses amis. Sa générosité, sa foi, l'ambition mise sur le destin littéraire de cette phénoménale collection de talents inclassables et de personnalités hors du commun, ne font aucun doute. Dans de nombreux cas, la correspondance frénétique du poète est l'aiguillon dont ces heureux fainéants perpétuellement défoncés avaient besoin pour ultimement donner à leurs sombres folies une forme lisible et suscepti-

ble d'aboutir sur le bureau d'un éditeur.

Soignant son personnage de prophète des lettres matiné d'un publiciste allumé, Ginsberg a compris que la perception précède la réalité. Burroughs? «Un Grand Homme.» Kerouac? «Le Colosse inconnu de la prose américaine», écrit-il, un an avant *Sur la route* et trois ans avant la parution du *Naked Lunch* (dont le titre est dû à un lapsus de lecture du même Ginsberg), à un journaliste qui prépare un reportage sur la fameuse «renaissance poétique» de San Francisco.

Le critique ami

On ne traîne pas de si réticents chefs-d'œuvre sur les fonts baptismaux de l'édition sans savoir manier les ciseaux du sens critique. Ginsberg a bien compris que la complaisance est en l'occurrence le cadeau empoisonné de la camaraderie. S'il est le plus carriériste de la bande, il est aussi celui qui, parmi ses potes, comprend le mieux la nécessité de combiner, comme deux versants d'une même quête des sommets, l'aspect commercial et la nature spirituelle de l'entreprise. Voir, par exemple, sa critique initiale d'une version antérieure de *Sur la route*, laquelle sera plus tard éditée sous le titre de *Visions de Cody* (Folio) : «Je ne vois pas com-

ment il peut être un jour publié, c'est trop personnel, il y a bien trop de vocabulaire se rapportant au sexe, bien trop de références à notre mythologie locale, je ne sais pas si un éditeur pourrait comprendre ça — quand je dis comprendre ça, j'entends pouvoir suivre ce qui est arrivé à tel ou tel personnage, à tel ou tel endroit.»

Mais il ajoute aussitôt : «La langue est magnifique, le souffle surtout est magnifique, les inventions ont un style délirant et splendide.» La dernière remarque, de la «prose spontanée» des plus mémorables esquisses de Jack aux dévotants «cut-ups» de Burroughs, peut s'appliquer au bouleversement esthétique majeur induit par le meilleur de la production beat. C'était Dada et le surréalisme qui, avec une guerre de retard, s'incarnaient dans un avatar authentiquement américain.

Ginsberg sous les projecteurs, Kerouac en pivot public et impossible ermite dégoûté de son propre personnage, si leurs routes divergeaient, les ponts ne furent jamais coupés. «[I]l est toujours si sadique envers moi, il hurle que je suis un pédé youpin gauchissant [...]. Je lui ai dit de dire à sa mère de manger sa merde — ça a un peu détendu l'atmosphère et nous avons pu mieux parler.»

À Québec, en 1987, j'ai entendu Ginsberg braquer des mantras bouddhistes dans un micro, en une saisissante démonstration de spoken word à la mémoire de son ami Kerouac. Impossible, sans doute, d'évoquer le mouvement beat sans parler du Bouddha. Chez Ginsberg, le flirt avec la sagesse orientale semble avoir relevé davantage d'une posture, voire du showbiz. Kerouac fut, de son propre aveu, un bouddhiste «raté», mais pas à cause de l'alcool, qui ne fut que l'épiphénomène d'une souffrance plus profonde dont nul vœu de renoncement aux désirs terrestres ne parvint jamais à le débarrasser. Quant à Ginsberg, son ultime lettre, adressée à Bill Clinton, le montre quémendant «une sorte de prix ou une médaille pour services rendus à l'art ou à la poésie» alors qu'il se sait atteint d'un cancer incurable du foie. Pas mal pathétique.

LETTRES CHOISIES

1943-1997

Allen Ginsberg

Traduit de l'anglais (américain)

par Peggy Pacini

Gallimard

Paris, 2013, 457 pages

RÉVEILLE-TOI

LA VIE DU BOUDDHA

Jack Kerouac

Traduit de l'anglais (américain)

par Claude et Jean Demanueli

Gallimard

Paris, 2013, 209 pages

« Soirée avec Paul McCartney et plusieurs soirées avec Jagger des Stones — nous projetons de faire Hari Krishna ensemble pour une face du prochain album des Stones — quel Karma magnifique! »

Extrait de *Lettres choisies 1943-1997*

Les sœurs Fox, filles spirituelles de Mesmer

Visite romanesque des supercheries du spiritisme

En 2013, Hubert Haddad a reçu deux prix : celui de la Société des gens de lettres, pour l'ensemble de son œuvre, et le prix Louis-Guilloux, pour perpétuer l'esprit de l'écrivain breton. Tous les livres de Haddad frappent par leur qualité esthétique. Dans son dernier ouvrage, il a choisi de scénariser une superstition romantique plus tenace que la raison.

GUYLAINE MASSOUTRE

En 2013, l'écrivain français d'origine tunisienne avait signé un très élégant roman, en forme de haïkus, *Le peintre d'éventail* (Zulma), rappelant qu'il est lui-même peintre et poète, ainsi qu'éditeur de poésie — cela, sans compter ses romans policiers, publiés sous le pseudonyme de Hugo Horst. Il mettait alors la dernière touche à *Théorie de la vilaine petite fille*, reconstruction d'un fait divers survenu au pays d'Emily Dickinson. Cela se passe à Hydesville, près de Rochester dans l'État de New York, en 1848.

C'est là que les trois filles du pasteur Fox, se livrant à un (faux) témoignage sur leurs relations avec des esprits, amorcèrent un culte spiritiste qui essaima longtemps et à travers les continents, comptant plus de trois millions d'adeptes en quelques années. Quantité de recherches à prétention scientifique en découlèrent, en dépit de la rétractation d'une des sœurs Fox et du ridicule de la situation première.

Médiums

Leah, Maggie et Kate sont de vilaines filles. À 12 ans, Maggie fait de la magie : avec Kate, elle parle avec les morts. Oublions Leah, d'une vingtaine d'années son aînée, qui a le sens des affaires. À 52 ans, Maggie avoue la supercherie. Devant la catastrophe annoncée, elle est invitée à retirer ses mots, un an plus tard. Mais les trompeurs trompés n'en démordent pas de sitôt, et la farce, longue à s'extirper de la croyance par une saine critique, est racontée par le roman-

cier comme un fait divers inépuisable. Ce scandale impuni, ce drame du fanatisme collectif, serait-il aujourd'hui endigué?

«Elle est folle!», cria-t-on à Maggie, qui déclarait froidement : «Le spiritisme est d'un bout à l'autre une supercherie. C'est la plus vaste imposture de notre siècle. Kate Fox et moi avons été embarquées là-dedans encore petites filles, bien trop jeunes et bien trop innocentes pour comprendre à quoi nous jouions vraiment, l'une et l'autre propulsées dans cette voie de duperie par des adultes sans scrupules...» Et Haddad de raconter avec brio le spectacle du théâtre médiumnique dans lequel elles jouaient leur histoire pas vraiment drôle.

Boucs émissaires

Pourquoi ressortir cette affaire, qui a enseveli ses actrices, et les porteurs de rumeur, dans la médiocrité et l'oubli, sinon pour mettre en relation les circonstances et l'impact exemplaire? Les afflux d'immigrants en Amérique et le melting-pot en formation; l'invention de l'électricité et de la chaise mortelle; les massacres d'Indiens; la montée des sectes et des affairistes, et surtout les égarements s'exportant dans le spiritisme, tout cela, dont on se détournait pour vanter le mystère des esprits frappeurs, conduisit les deux plus jeunes sœurs à la relégation et à la fosse commune.

Ce que Haddad rapporte en définitive, c'est ce qu'on découvre plus tard : un squelette anonyme sous un mur de leur maison, qui explique suffisamment qu'on entraîna ces pe-



Les sœurs Kate, Leah et Margaret (Maggie) Fox

ties, sacrifiées sur l'autel de la magouille générale, à converser avec les morts.

Cela aurait-il eu lieu dans une société moins obscurantiste et moins peureuse, moins obnubilée par le démon? Ce qui s'en dégage, ce sont les intérêts, immanquablement croisés, à tenir les êtres crédules dans l'ignorance. Manipulations et mensonges n'ont convergé que parce qu'il était aisé de faire passer «les mystères de la nuit» pour le réel dans des psychés fragiles. Plus encore, une idéologie du péché sans frontières, de la faute et de la culpabilité, sans retour de

conscience ni pardon, transforma l'artifice en conviction. Victor Hugo ne pratiquait-il pas des soirées spiritistes dans son long ennui de Guernesey?

Le romancier raconte cette imposture idéologique et l'instrumentalisation de deux fillettes, devenues vedettes, en vérité prisonnières de l'opinion qu'elles fascinaient. Elles abusèrent parce qu'elles avaient été abusées. Aucune accusation légitime ne fut portée; aucun jugement, donc, ne vint réhabiliter la vérité, la dignité de Maggie. Demeura la souffrance de victimes innombrables, l'irres-

Les vraies sœurs Fox

On considère encore aujourd'hui les vraies sœurs Fox, filles, selon les sources, du pasteur David Fox ou d'un certain John D. Fox, comme les mères du spiritisme.

1848 Kate, 9 ans, et Margaretta, 12 ans, disent avoir été surprises et effrayées par des pas entendus, inexplicablement, dans leur maison de Hydesville.

Le 31 mars, Kate imite les sons de «l'esprit frappeur», qui lui répond. Quelques semaines plus tard, des ossements humains sont trouvés, après fouilles, dans la maison.

1849 - 1850 Le phénomène de conversation avec les esprits suit les sœurs, dans leurs déménagements, et surtout en public. Elles commencent à faire la démonstration de leur «talent» lors de séances payantes, très courues. Kate et Maggie seront désormais considérées comme des médiums.

1886 Un article du *New York Times* paraît le 18 avril. «The Rochester rappings. The Fox sisters and the beginning of spiritualism» les présente comme les fondatrices du spiritisme.

1888 Maggie confesse que c'est essentiellement en faisant craquer très fort les jointures de leurs doigts et orverts que les sœurs Fox recréaient les coups attribués aux esprits.

ponsabilité triomphante des puritains, le traumatisme institué et latent rejoignant les ambiguïtés de l'Histoire où plongent inévitablement les fautes irréparables et répétées.

Collaboratrice
Le Devoir

THÉORIE DE LA VILAINNE PETITE FILLE

Hubert Haddad

Zulma

Paris, 2014, 398 pages

Le temps de la vie

NAÏM KATTAN

David Grossman est l'un des grands écrivains israéliens, fortement engagé en faveur d'une paix négociée avec les Palestiniens pour l'établissement de deux États. Il a tragiquement perdu son fils, un soldat de 20 ans, dans la guerre avec le Liban. Il a attendu, ensuite, cinq ans pour exprimer sa douleur dans un livre aussi sobre que bouleversant.

Un homme, ainsi, quitte sa maison et se met en marche pour rejoindre son fils dans la mémoire. Sous forme de poème, il évoque sa route. Il n'est pas seul. Il côtoie, entre autres, une sage-femme, un cordonnier, un centaure-écrivain. Ils ont tous perdu un enfant. Ils suivent tous l'itinéraire de l'intermédiaire. Ils vivent la mort au-delà de la plainte. Demeurer en vie est un poids qu'il faut accepter, afin de retrouver dans la mémoire les figures des disparus.

J'ai eu le sentiment que Grossman récite à sa manière la kaddich, cette prière juive du rappel et de la commémoration des morts. Et c'est la vie qui est célébrée là. Car la prière juive n'est pas individuelle : il faut être dix, un minyan, pour la prononcer. Ce sont les compagnons de route qui composent le minyan dans ce récit. Pourtant, Grossman ne se réfère nullement à Dieu. Son invocation est une prière dont il aligne les mots à partir de la présence de tout son être. Cette unique incantation atteint le lecteur une page après l'autre. C'est une quête de l'apaisement, une acceptation de la vie tel un retour. La mort, cette fin implacable, n'aura pas le dernier mot.

Collaborateur
Le Devoir

TOMBÉ HORS DU TEMPS

David Grossman

Traduit de l'hébreu

par Emmanuel Moses

Éditions du Seuil

Paris, 2012, 199 pages

LITTÉRATURE

Jean Cocteau, les derniers jours d'un passé très défini

GILLES ARCHAMBAULT

Cocteau tenait pour important son journal. Ce qui ne l'empêchait pas d'en être un sévère critique. Ainsi trouve-t-on ici et là des jugements qu'il portait sur cette activité. Celui-ci par exemple: «Je m'aperçois que j'entre trop dans les détails. Un journal n'est vivant que bref. Je conseille à tous ceux qui le déchiffreront un jour de supprimer beaucoup de lignes inutiles que j'écrivais pour distraire ma solitude.» L'a-t-on écouté? Il semble bien que non. Et ce n'est pas plus mal.

Solitaire, ce mondain, vedette du Tout-Paris, président de ceci et de cela, qui va de Berlin à Rome, qui est à tu et à toi avec Picasso et Chaplin? Mais oui. Sinon, il ne se confierait pas à un journal. Très peu de ragots. On y apprend toutefois que Gide le soupçonnait d'avoir dragué Marc Allégret et Pierre Herbart alors que, selon lui, l'inverse est plutôt vrai.

On publie trente ans après le premier tome le huitième et dernier extrait de son *Passé défini*. Alors qu'en 1983 on accompagnait le texte du *Journal* d'un appareil critique universitaire impressionnant, on est pour cet ultime extrait plus succinct. Est-ce que l'étoile du poète-dessinateur-cinéaste a pâli? Ou est-on moins curieux de notes intimes laissées par des écrivains ou des artistes? Bien malin qui pourrait trancher.

Une chose est certaine, ce compte rendu des deux dernières années de la vie de Cocteau se lit sans ennui. Pour en avoir dévoré quatre des tomes qui nous mènent à celui-ci, je peux avancer que l'approche de la mort n'avait pas tellement ralenti son appétit de vivre. Qu'on en juge: à plus de 72 ans, il opte pour un *lifting*, ne pouvant supporter la joue gonflée que lui présente son miroir!

Je, me, moi et les autres

Cocteau ne fait pas dans la dentelle quant à ses détestations. Il ne supporte ni Mahler, ni Claudel, ni Mallarmé et abhorre par-dessus tout Pascal. D'être un peu partout ne réussit pas à le satisfaire. «Je dois me résigner à conduire seul mon aventure, à craindre les foules, à continuer le supplice de cette solitude glorieuse et absurde. Tous me veulent. Tous me demandent. Tous me détestent.»

Ce journal vaut-il par son écriture? Pas particulièrement. Il s'agit plutôt de notes proposées à la va-vite par un esprit dont le doute n'est pas l'apanage premier. Il écrit quelques mois avant sa mort: «Ils m'amusement ceux qui disent que Le Requiem est ma plus belle œuvre. Ce n'est pas ma plus belle œuvre, c'est la plus belle œuvre de toute la poésie.» Un peu plus tôt: «Je n'ai jamais eu que du génie. Par malchance, il prenait toujours allure de talent.



Autoportrait original à l'encre de Chine rehaussé de couleur dessiné par Jean Cocteau en 1924. Un des 31 dessins réunis en fac-similé dans *Le mythe de Jean l'Oiseleur* (1925).

C'est pourquoi on me le refuse.» Ne pas croire qu'au déclin de sa vie, cet homme plus qu'actif n'a pas vu venir la mort. «Je m'ennuie. Je ne m'étais jamais ennuyé. Cela me semble être le pire des maux.» Pour lui, «Dieu est la plus considérable des hypo-

«Solitude. J'agonise. Mes amis dorment. Peut-être qu'un d'entre eux rêve à moi.»

thèses». Sur la même page, de mai 1962, «Solitude. J'agonise. Mes amis dorment. Peut-être qu'un d'entre eux rêve à moi.» Cocteau rapporte tout à lui. «Mon égoïsme est devenu tel que si je m'applique à ne pas écouter la radio, à ne pas lire un journal, c'est que me devient

insupportable toute activité à laquelle je ne participe pas.» Il est persuadé qu'on n'ose pas attaquer son œuvre parce que c'est trop difficile. «On s'en prend à ma personne, sur laquelle on invente n'importe quoi.» La chose est d'autant plus aisée que Cocteau est partout. Il refuse rarement des interviews, accorde de longs entretiens malgré une santé devenue fragile. S'il se défie devant une obligation mondaine ou non, il en fait état, donne des raisons.

Le mot qu'il aimerait prononcer sur son lit de mort? «Adieu crétiens.» Un peu plus de cinquante ans après sa mort, qu'en est-il de la place de Cocteau dans la littérature française? Certes, moins grande

qu'à une certaine époque. L'opium, Radiguet, Marais, ce ne sont plus que des ombres. Elles seraient toutefois bienveillantes, ces ombres. L'omniprésence de Cocteau nuisait à l'œuvre. Reste ce *Passé défini* qui n'est certes pas une part négligeable de l'ensemble. «Je devrais être l'homme le plus heureux du monde et je suis le plus triste. Ma faute doit être de vivre dans un monde frivole sans l'ombre de frivolité, de prendre au sérieux ce que les autres prennent à la légère.»

Collaborateur
Le Devoir

LE PASSÉ DÉFINI
JOURNAL, TOME VIII:
1962-1963
Gallimard
Paris, 2013, 399 pages

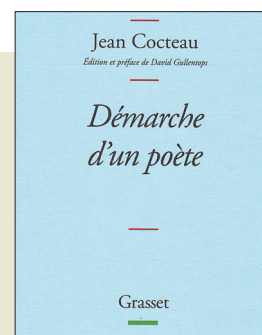


BEAU LIVRES

JEAN COCTEAU
LE MAGNIFIQUE
LES MIROIRS D'UN POÈTE
Pascal Fulacher et Dominique Marny
Gallimard
Paris, 2013, 176 pages

Catalogue d'une exposition qui se poursuit toujours au Musée des lettres et manuscrits à Paris, à l'occasion du 50^e anniversaire du décès de Jean Cocteau (1889-1963), cet album luxueux vaut d'abord pour la qualité remarquable de la reproduction des manuscrits, des éditions originales, des dessins et des photographies de Cocteau, depuis ses premiers poèmes d'avant 1910 jusqu'aux photos de tournage du *Testament d'Orphée*, réalisé en 1960. On peut y admirer, entre autres, les extraordinaires autoportraits originaux à l'encre de Chine rehaussés de couleur réunis en fac-similé dans *Le mystère de Jean l'Oiseleur* (1925), ou le manuscrit autographe, comme celui ci-contre, émaillé de croquis, du scénario de *La Belle et la Bête* (1944-1945). Les légendes qui accompagnent dessins et pages manuscrites apportent d'utiles précisions, tandis que les textes retracent le parcours singulier de cet artiste polyvalent.

Paul Bennett



RÉFLEXIONS

DÉMARCHE D'UN POÈTE
Jean Cocteau
Grasset
Paris, 2013, 142 pages

Publié en Allemagne en 1953, mais inédit en France, *Démarche d'un poète* est un ensemble de réflexions de Cocteau sur la littérature, le cinéma et la peinture, et le récit de ses rencontres et de ses amitiés avec Proust, Gide, Picasso, Radiguet ou Stravinski. Le poète y explicite enfin les principes et les ressorts de sa création et de sa démarche d'artiste. Si plusieurs passages sont des reprises ou des développements d'œuvres autobiographiques antérieures ou contemporaines, telles que *La difficulté d'être* ou *Journal d'un inconnu*, *Démarche d'un poète* se démarque par la volonté de Cocteau de clarifier ses postures et convictions pour ses lecteurs allemands. Malheureusement, l'éditeur n'a pas repris les reproductions d'œuvres de Cocteau qui accompagnaient le texte de l'édition originale allemande.

Paul Bennett



LUCIEN CLERGUE / GALLIMARD

Jean Cocteau sur le plateau de tournage du *Testament d'Orphée* (1960), entouré de Jacqueline Picasso et Lucia Bosé et (en haut) de Luis Miguel Dominguin, Pablo Picasso et Serge Lifar.

ESSAI

Juvin à la défense de l'écologie des cultures

Un plaidoyer pour la primauté des droits collectifs

PAUL BENNETT

À contre-courant du discours dominant en France, en faveur du métissage et du multiculturalisme et contre la résurgence des nationalismes, l'économiste et écologiste français Hervé Juvin publie un ouvrage dérangeant, *La grande séparation*, qui se présente comme un plaidoyer pour la primauté des droits collectifs sur les droits individuels et qui fait ressortir la nécessité des frontières nationales pour préserver la diversité des cultures.

Dénonçant l'«angélisme» et le «rêve utopique» de ceux qui prônent un monde sans frontières régi par la suprématie de l'économie de marché et une conception occidentale des droits de la personne s'appliquant sans discernement à toutes les cultures, Juvin accuse les mondialistes de nier la résilience du sentiment national en Europe comme ailleurs.

les ravages du déracinement des populations, en Afrique notamment, et de l'émigration clandestine. Ces pays, affirme-t-il, sont victimes de l'idéologie du développement à tout prix préconisée par les organisations internationales et les grandes puissances.

Tous les mêmes

Selon Juvin, qui a beaucoup œuvré dans les pays en développement, il n'y aura bientôt plus d'autre voie pour les Afri-

Juvin accuse les mondialistes de nier la résilience du sentiment national en Europe comme ailleurs

cains ou les Asiatiques, dépouillés de leur identité, de leur histoire et de leurs ressources, que de devenir des Français, des Américains ou des Chinois comme les autres, réduits à leur statut de main-d'œuvre à bon marché, servile et interchangeable. Or, de-

mande-t-il, l'Autre doit-il forcément nous ressembler? Les interventions en Irak, en Afghanistan ou en Libye pour y imposer la démocratie ont-elles changé l'état du monde pour le mieux?

On n'a pas manqué de reprocher à Juvin d'avaliser à rebours les régimes totalitaires, comme ceux de M o u b a r a k en

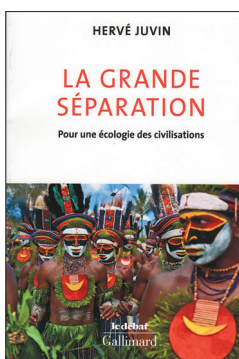
Egypte ou de Saddam Hussein en Irak, en préconisant ainsi la non-ingérence dans les affaires d'États souverains. Juvin dénonce par ailleurs avec raison une certaine «violence du droit» qui fournit un cadre juridique à l'expulsion des indigènes ou à l'exploitation du gaz de schiste contre la volonté populaire. Mais ses attaques contre ce qu'il appelle la «dictature» des

droits individuels dans les sociétés occidentales l'amènent à adopter des positions peu nuancées contre le mariage gai ou en faveur des traditions religieuses les plus rétrogrades.

Malgré ses excès et son côté verbeux, l'essai de Juvin a le mérite de faire entendre une voix autre, qui défend avec vigueur et clarté ce qu'il appelle une «écologie des civilisations» respectueuse de la diversité des cultures et des nations.

Collaborateur
Le Devoir

LA GRANDE SÉPARATION
POUR UNE ÉCOLOGIE
DES CIVILISATIONS
Hervé Juvin
Gallimard
Paris, 2013, 388 pages



Présentement en librairie

Marcel Moussette et Gregory A. Waselkov
Archéologie de l'Amérique coloniale française

Sergio Kokis
Makarius
roman

Hélène Rioux
L'amour des hommes
roman

XYZ. La revue de la nouvelle, n° 117
Autorités

L'évesque
éditeur
www.levessqueeditur.com

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimedia.qc.ca
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

ESSAIS

Trudeau ou l'échec du fédéralisme



LOUIS CORNELIER

Quand les Québécois souverainistes affirment ne pas se reconnaître dans le Canada de Stephen Harper et justifient ainsi la nécessité de l'indépendance, il se trouve toujours un André Pratte, un Stéphane Dion ou un Thomas Mulcair pour leur répondre que le Canada de Harper n'est pas le Canada et qu'ils n'ont qu'à voter pour un changement de gouvernement. Or, peut-on leur répliquer, quand donc le gouvernement canadien a-t-il permis aux Québécois de se reconnaître dans ce pays?

En lisant *Sur la piste de Trudeau. 40 ans de frictions entre deux nationalismes*, une anthologie de textes sur Trudeau parus entre 1962 et 1994 dans *L'Actualité* et dans son prédécesseur, *Le Maclean*, on est forcé de conclure que ce ne fut certes pas à l'époque de Pierre Elliott Trudeau, dont le fils Justin, d'après la rumeur, s'apprête à suivre les traces.

Cette anthologie, conçue et préparée par Jean Paré, rédacteur en chef du *Maclean* et ensuite directeur de *L'Actualité* de 1976 à 2000, soulève même, sans jamais la formuler directement, une question plus radicale: comment peut-on, au Québec, être encore fédéraliste?

Car, enfin, reconnaissons-le,

que reste-t-il de ce rêve d'une nation québécoise pleinement reconnue et intégrée à l'ensemble canadien? Déjà, en 1982, après l'épisode du rapatriement de la Constitution, Jean Paré en constatait la faillite. «Trudeau, écrivait-il, avait l'occasion d'intégrer l'irréductible québécois dans un nouveau fédéralisme, mais il le repousse vers la radicalisation, l'intransigeance, peut-être l'aventure. On a rarement vu autant d'énergie, d'astuce, de soins, donner d'aussi maigres résultats...

Entre l'aventure incertaine et l'arrogant appétit de pouvoir du leader fédéral, il ne reste rien: ni souveraineté-association, ni États associés, ni statut particulier, ni dualité politique. Les Québécois viennent de se faire expulser du Canada comme nation pour se faire offrir d'y rentrer comme individus...» Paré, en 1990, juste avant l'échec officiel de l'accord du lac Meech, résume sa pensée en notant que «le problème, c'est que lorsque Pierre Trudeau gagne, tout le monde perd».

Les Québécois, pourtant, avaient cru en Trudeau, lui accordant de larges majorités au Québec. Le poète et journaliste Paul-Marie Lapointe, rédacteur en chef du magazine *Maclean* en 1968, annonçait cependant l'échec de ce pari. Les Québécois, écrivait-il, votent pour Trudeau parce qu'il est un des leurs, «ce qui constitue en soi une sorte d'humour noir, l'aversion de leur éminent compatriote pour les sentiments dits nationaux constituant la

Pierre angulaire de sa morale politique». **French Power** Cet humour noir se retournera, l'histoire en témoigne, contre le Québec. «Pierre Trudeau, écrit Paré en 1983, a pré-



CHUCK MITCHELL ARCHIVES LA PRESSE CANADIENNE
«Le problème, c'est que lorsque Pierre Trudeau gagne, tout le monde perd», écrivait Jean Paré en 1990.

tendu défendre les droits des Canadiens français en affaiblissant, en anéantissant le seul gouvernement où ils sont une majorité. [...] Avec l'indépendance, expliquait-il, les Canadiens français ont tout à perdre. À la suite de quoi il s'est ingénié à ce

qu'ils aient de moins en moins de choses à perdre...» On invoquera peut-être, pour contredire ces sévères jugements, le fleuron du *French Power* trudeauiste, c'est-à-dire la Loi sur les langues officielles. Ce serait, encore une fois, faire dans le triste humour noir, comme le notait le politologue Daniel Latouche en 1984 en remarquant que, «sauf exception, le français n'est toujours pas une langue de travail "normale" à Ottawa et les batailles qu'on croyait gagnées sont toujours à recommencer».

Le fédéralisme, au Québec, ne pouvait avoir un avenir qu'à condition de se fonder sur le principe des deux nations et sur la reconnaissance du fait que, pour perdurer, «le Canada français n'a d'autre choix que de jouer à fond l'État du Québec et d'obtenir par lui la mesure la plus large d'auto-détermination», comme l'écrivait le romancier et intellectuel André Langevin dans le magazine *Maclean* en 1968.

On connaît la suite. Les Québécois, suivant la leçon des propagandistes fédéralistes, se sont dit que, peut-être, en changeant de gouvernement, un jour, sait-on jamais... Quelques échecs et déceptions plus tard, l'inexistence nationale, lentement, leur est devenue comme une seconde nature, à tel point que les partis fédéralistes, aujourd'hui, ne se sentent même plus obligés de faire semblant de vouloir régler le problème pour espérer recueillir leurs votes.

Sur la piste de Trudeau n'est pas un livre souverainiste. Les textes de qualité qu'il regroupe se contentent, sauf exception, de constater la faillite du fédéralisme canadien et d'en accuser, à raison, Pierre Trudeau. Pour le reste, il revient aux esprits cohérents de tirer la conclusion qui s'impose.

Une nation ou des individus?

Onze ans plus tard, Jean Paré enfonce le même clou. «Il ne s'agit pas, écrit-il, de sentimentalisme: on s'identifie à un gouvernement que l'on tient, et par lequel on contrôle son environnement culturel, politique et économique. Il y a bel et bien deux nations au nord du 45^e parallèle: celle qui, par son poids démographique, contrôle le gouvernement du Canada, et l'autre majorité qui, par le sien, contrôle celui du Québec.»

Trudeau, lui, refuse ce constat, s'accroche à son modèle fantasmé d'une seule nation — on sait laquelle... — regroupant des individus et, écrit Paré en 1980, «10 ans après la crise d'Octobre, le

Pierre Trudeau qui abolissait alors les libertés pour mieux les protéger s'apprête, pour sauver le Canada de ses tendances centrifuges et scissionnistes, à détruire le fédéralisme».

On connaît la suite. Les Québécois, suivant la leçon des propagandistes fédéralistes, se sont dit que, peut-être, en changeant de gouvernement, un jour, sait-on jamais... Quelques échecs et déceptions plus tard, l'inexistence nationale, lentement, leur est devenue comme une seconde nature, à tel point que les partis fédéralistes, aujourd'hui, ne se sentent même plus obligés de faire semblant de vouloir régler le problème pour espérer recueillir leurs votes.

Sur la piste de Trudeau n'est pas un livre souverainiste. Les textes de qualité qu'il regroupe se contentent, sauf exception, de constater la faillite du fédéralisme canadien et d'en accuser, à raison, Pierre Trudeau. Pour le reste, il revient aux esprits cohérents de tirer la conclusion qui s'impose.

Sur la piste de Trudeau n'est pas un livre souverainiste. Les textes de qualité qu'il regroupe se contentent, sauf exception, de constater la faillite du fédéralisme canadien et d'en accuser, à raison, Pierre Trudeau. Pour le reste, il revient aux esprits cohérents de tirer la conclusion qui s'impose.

louisco@sympatico.ca

SUR LA PISTE DE TRUDEAU
40 ANS DE FRICIONS ENTRE DEUX NATIONALISMES
Sous la direction de Jean Paré
L'Actualité/Rogers
Montréal, 2014, 192 pages

Un anarchisme raisonnable est-il possible ?

MICHEL LAPIERRE

L'anarchisme passe souvent pour la doctrine de pirates masqués qui brandissent le drapeau noir et ne se lassent pas de fracasser des vitrines. Voilà qu'un observateur distant du mouvement, James C. Scott, politologue et anthropologue de la prestigieuse Université Yale, se permet de publier *Petit éloge de l'anarchisme*. Il pousse l'originalité jusqu'à montrer que c'est la petite bourgeoisie qui incarne l'insubordination nécessaire au progrès social.

Non violent, l'intellectuel américain n'adhère d'aucune façon à l'anarchisme systématique et préconise seulement «un certain regard anarchiste». Il estime pourtant que les radicaux du Black Bloc, en orchestrant le saccage et l'affrontement avec la police lors du sommet de l'Organisation mondiale du commerce à Seattle en 1999, n'ont pas commis une insolence inutile.

Sans l'attention médiatique que ces marginaux ont suscitée, on peut croire, comme Scott, que le mouvement altermondialiste, essentiellement pacifique, serait «presque passé inaperçu». L'essayiste à l'intel-

ligence de faire sien le jugement émis en 1904 par Rosa Luxemburg, selon lequel les erreurs de la spontanéité révolutionnaire sont «plus fécondes et plus précieuses que l'infaillibilité du meilleur "comité central"» d'un groupe progressiste structuré.

De l'urbanisme à l'anarchisme

Mais, à la différence de cette marxiste libertaire, il estime que la petite bourgeoisie, par son esprit d'initiative, a, encore plus que la masse des travailleurs salariés, le pouvoir de rendre la société plus égalitaire en ébranlant l'ordre insti-

«Les grands acquis émancipateurs et porteurs de liberté pour l'humanité ne sont pas le fruit de procédures institutionnelles ordonnées, mais bien d'actions désordonnées, imprévues et spontanées.»

Extrait de *Petit éloge de l'anarchisme* de James C. Scott

tutionnel. Sur qui s'appuie-t-il pour soutenir ce que plusieurs verront comme une énormité?

Sur Jane Jacobs, qui a révolutionné l'urbanisme en établissant que l'harmonie et la prospérité d'un quartier ne reflètent pas l'esthétique rigide et planifiée des urbanistes conventionnels mais un désordre apparent. Ce prétendu chaos, explique Scott, est, comme la mise en page d'un bon journal, le fruit d'un agencement complexe, subtil, et non d'un laisser-aller.

Selon lui, la petite bourgeoisie représente «une précieuse zone d'autonomie et de liberté au sein de systèmes étatiques de plus en

plus dominés par de grandes bureaucraties publiques et privées». Avec clairvoyance, il considère qu'elle se rapproche ainsi de «la sensibilité anarchiste». Son inspiratrice, Jane Jacobs, n'a-t-elle pas décelé, dès 1961, dans la classe moyenne des grandes villes américaines, des préoccupations sociales, voire revendicatrices, que l'on dirait aujourd'hui «citoyennes»?

Enfin, pour renverser le culte de la quantification qui, d'abord en Amérique du Nord, opprime la recherche universitaire, Scott s'appuie sur cette pensée lumineuse d'Albert Einstein: «Ce qui compte ne peut pas toujours être compté, et ce qui peut être compté ne compte pas forcément.» L'anarchisme réfléchi ne serait-il pas, au fond, un combat sans merci pour détacher l'illusion de la réalité?

Collaborateur
Le Devoir

PETIT ÉLOGE DE L'ANARCHISME

James C. Scott
Traduit de l'anglais (américain) par Patrick Cadorette et Miriam Heap-Lalonde
Lux
Montréal, 2014, 240 pages

L'algorithme du succès littéraire

La stylométrie stylistique comme dénicheur de best-seller

STÉPHANE BAILLARGEON

Un éditeur, c'est bien. Un ordinateur, c'est mieux. Des chercheurs américains en informatique prétendent avoir trouvé la recette des succès littéraires en examinant le style de romans primés et encensés. Ils ont mis au point un programme qui permet d'appliquer cette «stylométrie statistique» pour départager automatiquement les œuvres porteuses d'éternité des autres destinées aux poubelles de l'histoire de la littérature.

«Nous avons examiné le lien quantitatif entre style et succès littéraires, résumant les chercheurs du Department of Com-

puter Science de l'Université Stony Brook, à New York. En nous appuyant sur des romans de différents genres, nous testons la capacité de la stylométrie statistique à prédire le succès des œuvres et déterminons les éléments stylistiques caractéristiques les plus importants dans les écrits à succès.»

L'étude de Vikas Ganjigunte Ashok, Song Feng et Yejin Choi s'intitule *Success with Style: Using Writing Style to Predict the Success of Novels*. L'enquête se base sur un échantillon de quelque 800 romans tirés du Gutenberg Project, banque de données de livres gratuits en ligne, qui compte plus de 42000 titres. Au total, l'étude prétend pouvoir discriminer les œuvres

assurées de plus de succès de celles qui en auront moins, avec un taux de réussite de 84%.

Classiques

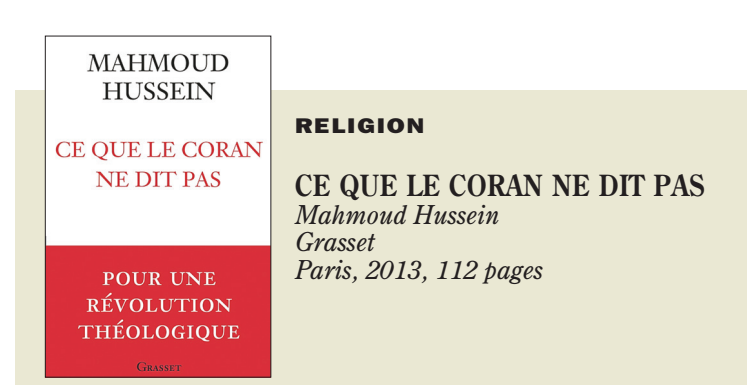
Le succès n'y est pas défini par rapport à la popularité (le nombre d'exemplaires vendus, quoi) mais en fonction de la réception critique, notamment l'attribution de prix, y compris les plus prestigieuses, comme le Nobel. La liste des ouvrages examinés comprend aussi bien *Le vieil homme et la mer* que *Peter Pan* ou *Le comte de Monte-Cristo*. Bref, il est moins question de best-sellers que de grands classiques, qui peuvent bien sûr, aussi, être très populaires.

Le document savant, bourré de statistiques complexes, s'in-

teresse à différents éléments stylistiques, à l'usage des adjectifs par exemple, d'adverbes ou de mots étrangers. Une des révélations explique que les livres les moins renommés décrivent davantage des actions et des émotions, tandis que les plus réputés se concentrent sur du vocabulaire lié à la pensée, à la réflexion ou aux souvenirs. Une autre conclusion établit un rapport inverse entre la lisibilité d'un texte et son succès: plus un roman est dense et compliqué, plus il a de chances de se démarquer comme classique. Fallait-il vraiment un ordinateur pour comprendre ça?

Le Devoir

LA VITRINE



Il y a dans l'islam, comme dans toutes les grandes religions, une confrontation interne entre un courant rationaliste et un courant traditionaliste. Ce dernier impose notamment une lecture littérale du Coran. Ce solide essai d'exégèse, œuvre de philosophes et militants égyptiens Bahgat Elnadi et Adel Rifaat, qui empruntent le pseudonyme commun de Mahmoud Hussein, s'inscrit dans le courant rationaliste et réformateur, partisan d'un islam ouvert, généreux et tolérant. Il montre, de brillante façon, que le Coran doit être lu à la lumière de la Sira (chroniques des faits et gestes du Prophète) et des Asbâb al-Nuzûl (circonstances de la Révélation), c'est-à-dire en usant d'un libre discernement. «Le Coran, écrivait-il, ne peut plus, dès lors, être lu comme un ensemble de commandements et d'interdits valables en tous lieux et en tous [sic] temps. Il sollicite une capacité de discrimination et de choix, il fait appel à l'intelligence du cœur.» Une belle invitation, formulée par de savants croyants, à en finir avec le dogmatisme.
Louis Cornellier



Membre de la Congrégation de Notre-Dame, la théologienne Marie-Thérèse Nadeau ne craint pas d'aborder des sujets costauds dans ses essais limpides et originaux. Ainsi, cet essai sur la souffrance fait suite à des réflexions sur la mort et sur le corps. Mystérieuse, inévitable, s'imposant sous diverses formes (physique, psychique, spirituelle) et entraînant des effets dévastateurs, la souffrance, en elle-même, est absurde. Une certaine tradition chrétienne fait fausse route en la présentant comme la rançon du péché. Dieu, insiste Nadeau, ne veut pas la souffrance et le Christ n'est pas mort pour racheter nos fautes; il a accepté ce sort pour mener à bien sa mission jusqu'au bout. La valorisation chrétienne de la souffrance est donc une erreur. Contre le dolorisme, il importe plutôt de se demander «comment donner sens à sa vie malgré le non-sens qu'y fait pénétrer la souffrance». Le style exagérément méthodique de Nadeau enlève un peu d'allant à cet essai, par ailleurs éclairant.
Louis Cornellier